

LE CRÉPUSCULE DES MOTS

Ils se demandent ce que signifie tel mot de leur langue, qu'ils viennent de prononcer mais sans comprendre pourquoi, tant l'acception en semble imprévue, tant la phrase où il a paru en est restée ambiguë, incertaine, obscure. Mais ils savent également, dès cet instant où un mot a ainsi déçu leur attente, que ce ne fut pas un lapsus, un simple accident que l'on pourra oublier, car nombreux sont les vocables, parmi même les plus usuels, qui ont changé de sens de cette façon, révélant dans leur profondeur tout un inconnu – et peut-être toute une vie – que les plus grands lettrés n'ont jamais pu pressentir que maladroitement, comme en rêve. Nombreux, ces mots qui changent? En vérité, c'est presque toute la langue qui est parcourue de frissons, sinon ravagée de séismes. Si certains mots, les uns courants, d'autres rares, n'ont jamais avancé qu'une seule proposition, qui du coup en semble obstinée, en devient suspecte, la plupart des autres ne cessent pas de se métamorphoser, de se dédoubler – et de jouer ainsi, dirait-on, avec eux-mêmes, puisque le sens premier se maintient auprès des emplois nouveaux, parfois, et peut même les effacer, au moins pour de longs moments après l'époque de crise.

Faut-il donner des exemples? J'évoquerai alors ce substantif que j'ai oublié, mais qui est l'usuel, là-bas, pour ce que chez nous on appellerait un gros bateau, et dans la langue noble un navire. Un bateau, oui, et même pour de longues périodes, dans l'ordinaire de la parole, mais voici qu'à des jours, dans une conversation un peu détendue, ou un livre, il se met à signifier le puits, ou la barrière de bois qui coupe un chemin des prés, ou une abeille. On croyait qu'on parlait d'un bateau, on avait à l'esprit ces steamers qui font la navigation d'île en île, et on a parlé de l'abeille. On entendait la sirène, on voyait presque la coque bleue dans la pluie d'été, dans l'écume, mais il faut bien reconnaître que l'on est dans une herbe drue, d'où s'élève sans fin le bourdonnement des abeilles. Ou alors, c'est une couleur, on voulait dire le bleu, celui du ciel, ou même l'indigo de la mer intérieure, les soirs d'été, et on a dit, sans changer de mots, mais pourtant chacun a deviné, cette fois, que ce ciel, cette mer, et ces rivages là-bas, que la distance voile de ses fumées, étaient rouges, simplement et pleinement rouges. Le mot "bleu" peut signifier "rouge", hélas, ou même "jaune" ou "violet"; et il peut signifier bien d'autres choses encore.

«N'a-t-il pas référé aussi, demande quelqu'un – car les discussions n'en finissent pas sur ce sujet, on s'en doute, c'est l'échange le plus usuel, des gens qui ne se connaissent pas l'entant à des coins de rues, le poursuivent quelques minutes, le laissent, pressés qu'ils sont, sans peut-être même s'être seulement

Yves Bonnefoy

Traduzione di Anna Chiara Peduzzi

IL CREPUSCOLO DELLE PAROLE

Si chiedono che cosa significhi quella parola della loro lingua che hanno appena pronunciato ma senza capire perché, tanto la sua accezione sembra impreveduta, tanto la frase in cui è apparsa è risultata ambigua, incerta, oscura. Ma sanno anche, dal preciso istante in cui una parola ha deluso così la loro attesa, che non è stato un lapsus, un semplice incidente presto dimenticato, poiché molti vocaboli, anche tra i più comuni, hanno cambiato senso in questo modo, rivelando nel profondo una dimensione ignota, e fors'anche una vita, che i massimi letterati hanno solo potuto goffamente intuire, come in sogno. Sono molte le parole che cambiano? A dire il vero, quasi tutta la lingua è scossa da brividi, e non addirittura devastata da sismi. Se certe parole, alcune comuni, altre rare, suggeriscono sempre solo un'unica cosa, e proprio per questo appaiono ostinate e addirittura sospette, quasi tutte le altre subiscono incessanti metamorfosi, si sdoppiano, come giocassero con se stesse, poiché il significato primario permane accanto ai nuovi usi, talvolta, e può persino eclissarli, almeno per lunghi periodi dopo il momento di crisi.

C'è bisogno di esempi? Citerò allora quel sostantivo che ho dimenticato, ma che, altrove, è il termine corrente per quella che noi chiameremmo una grossa barca e nella lingua aulica un naviglio. Sì, proprio un'imbarcazione, e anche per lunghi periodi, nel linguaggio ordinario, ma ecco che certi giorni, in una conversazione disimpegnata o in un libro, si mette a significare il pozzo, o la barriera di legno che taglia un sentiero tra i prati, o un'ape. Si credeva di parlare di una barca, il pensiero andava a quei bastimenti a vapore che navigano tra le isole, e si è parlato dell'ape. Si udiva la sirena, si scorgeva quasi lo scafo azzurro nella pioggia estiva, tra i flutti, ma è giocoforza riconoscere che siamo tra erbe fitte da cui si leva l'incessante ronzio delle api. Oppure è un colore, si voleva dire l'azzurro, quello del cielo, o l'indaco dell'interiorità marina le sere d'estate, e si è detto, senza cambiare termini, ma comunque ognuno ha indovinato, questa volta, che questo cielo, questo mare e quelle rive velate di fumo in lontananza, erano rossi, semplicemente e pienamente rossi. La parola "azzurro" può significare "rosso", ahimé, o persino "giallo" o "viola"; e può significare ben altro ancora.

«Non ha anche fatto riferimento, chiede qualcuno – poiché le discussioni in proposito sono interminabili, si capisce, è il dialogo più banale, persone che non si conoscono l'iniziano per strada, vanno avanti qualche minuto, poi lasciano perdere, tanto sono di fretta, senza magari nemmeno essersi sempli-

regardés, sans non plus se dire au revoir –, à l'impression que fait l'avant du navire quand il s'approche du quai, et qu'on voit ces vieux pneus qui en protègent la tôle noire, et ces arrivants là-haut, sur la passerelle, qui se sont groupés et nous regardent, ah, si intensément? Je dis bien l'impression, cette fois, et non plus la chose, je pense à cette émotion du retour que font plus intense encore l'échelle qui se déploie et la porte qui s'ouvre dans la paroi boulonnée?»

«Il doit avoir eu ce sens, répond un autre passant (il s'arrête), mais pas tout à fait aussi simplement que vous l'avez suggéré. Le mot "bleu" pour dire notre émotion quand le bateau est à quai, quand l'échelle touche la terre? À mon sens, il désignerait plutôt ce liséré de lumière, oui, je dis bien, de lumière, qui enveloppe certains des voyageurs qui descendent. Cette femme avec un enfant, voyez-vous? Selon moi...» Il a peut-être raison, et va nous apprendre la vérité mais le mot qu'il emploie à cet instant fait problème. C'est de diverses façons, certaines toutes nouvelles semble-t-il, que les personnes qui l'écoutaient le comprennent. On s'exclame (avec politesse, d'ailleurs), on se regarde à la dérobée, on continue la discussion par plus petits groupes, traçant parfois du bout d'un doigt, très rapidement, une sorte d'idéogramme dans la paume de l'autre main. Et lui, le malheureux, qui savait, qui aurait pu dire, hausse une épaule, s'éloigne.

Je me sens un peu seul, dans cette foule. J'imagine tant d'occasions, de besoins, tant de situations de simple agrément ou d'urgence où, par la faute de rien qu'un ou deux phonèmes, le monde peut se défaire, l'action se paralyser, le rêve se pervertir – et les êtres, aussi proches se pensent-ils, se découvrir séparés, d'un coup, par la carence des signes.

«Mais non, m'assure mon compagnon de voyage, qui a deviné ma pensée. Ah, c'est vrai, on a craint le pire, au début, on a eu peur d'être seul, peur de crier dans le vide, peur de mourir, et il y a eu des cas d'une folie inconnue encore, et que de suicides alors et même d'émeutes, et quel surcroît, d'ailleurs oublié, de littérature – mais bientôt, voyez-vous, on a pu comprendre que tout irait pour le mieux. Car ce sont ces urgences, comme vous dites, c'est un besoin de décider et d'agir, et même celui de partager, qui nous sont apparus ce qu'ils sont bien, n'est-ce pas: des leurres. Et ces philosophies que nous avions autrefois! Ces notions réputées immuables parce que les mots qui les abritaient étaient le même son, à jamais, mais qui n'en finissaient pas de s'évaporer, de se transmuter en d'autres, sans que nous ayons le droit de le remarquer ou le bonheur d'en tirer des conséquences! Nous répétions qu'un chat est un chat, comme vous le faites encore, paraît-il; ou plutôt, disons mieux, nous pensions que c'est le même bateau qui était parti et qui revenait, la même personne celle qui arrivait, tenant l'enfant par la main, et celle qu'on avait quittée, autrefois: mais non, n'est-ce pas, l'enfant grandit et l'homme et la femme changent, ou bien c'est le ciel au-dessus d'eux ou la mer qui n'ont plus ces couleurs qu'ils avaient aimées. Rien ne reste identique à soi-même parmi les êtres, les choses, pourquoi l'attendre des mots? Croyez-moi, ils ont eu pitié de nous. Et loin de brouiller l'évidence en commençant à changer de sens, ils nous l'ont offerte plus claire, qui brille sous leurs courants contradictoires mais rapides, donc transparents,

cemente guardate, senza neanche dirsi arrivederci – all’impressione prodotta dalla prua della nave quando si avvicina al molo e si vedono vecchi copertoni a protezione della lamiera nera, e quelle persone lassù, sulla passerella, che stanno arrivando, e tutte raggruppate ci fissano così intensamente? Questa volta dico proprio l’impressione, e non più la cosa, penso all’emozione del ritorno amplificata dalla scaletta che si abbassa e dalla porta che si apre nella parete sigillata?»

«Deve avere avuto questo senso, risponde un altro passante, fermandosi, ma non così semplicemente come lei ha suggerito. La parola “azzurro” per dire la nostra emozione quando la nave è attraccata al molo, quando la scala tocca terra? A mio modo di vedere, starebbe a significare piuttosto quell’orlo di luce, sì, proprio di luce, che aureola alcuni dei passeggeri che scendono. Quella donna con un bambino, vede? Secondo me...» Forse ha ragione lui, e ci insegna la verità, ma il termine che usa ora crea problema. E quanti lo stavano ad ascoltare lo comprendono in modi diversi, alcuni del tutto nuovi, a quanto pare. Chi esclama (educatamente, peraltro), chi dà una sbirciata agli altri, chi continua la discussione in gruppi più ristretti, disegnando talvolta con la punta di un dito, rapidamente, una specie di ideogramma sul palmo dell’altra mano. E lui, poveretto, che sapeva, che avrebbe potuto dire, alza le spalle, e si allontana.

Mi sento un po’ solo in questa folla. Immagino mille occasioni, bisogni, mille situazioni di mero divertimento o d’urgenza in cui, per colpa semplicemente di uno o due fonemi, il mondo può disfarsi, l’azione restare paralizzata, il sogno pervertirsi – e gli individui, pur credendosi vicini, scoprirsi separati, improvvisamente, dalla carenza dei segni.

«Ma no, mi assicura il mio compagno di viaggio che ha indovinato i miei pensieri. Sì, è vero, all’inizio si è temuto il peggio, si è avuto paura di essere soli, paura di gridare nel vuoto, paura di morire, e ci sono stati casi di una follia mai vista prima, e quanti suicidi, allora, e persino sommosse, e che sovrabbondanza di letteratura, peraltro caduta nell’oblio – ma ben presto, vede, abbiamo capito che tutto sarebbe andato per il meglio. Infatti sono proprio queste urgenze, come dice lei, il bisogno di decidere e di agire, nonché quello di condividere, che ci sono apparsi per ciò che veramente sono: illusioni. E le filosofie che avevamo una volta! Quelle nozioni ritenute immutabili perché le parole che le custodivano suonavano eternamente identiche, pur non smettendo di svaporare, di tramutarsi in altre, senza che avessimo il diritto di accorgercene o la fortuna di trarne le conseguenze! Ripetevamo pane al pane, come lei fa tuttora, a quanto pare; o piuttosto, per meglio dire, pensavamo che fosse la stessa nave a essere partita e a tornare, la stessa persona quella che arrivava, tenendo il bimbo per mano, e quella che avevamo lasciato, tanto tempo fa: invece no, nevero, il bambino cresce e l’uomo e la donna cambiano, oppure è il cielo sopra di loro o il mare a non avere più i colori che avevamo amato. Nulla permane identico a se stesso tra gli umani e le cose, perché aspettarselo dalle parole? Mi creda, hanno avuto pietà di noi. E lungi dall’offuscare l’evidenza cominciando a cambiare significato, ce l’hanno offerta più chiara, luminosa sotto le loro correnti contraddittorie eppure rapide, trasparenti, come un’uni-

comme une seule pierre très proche: l'unité de tout ce qui est... Nous parlons, c'est vrai, sur nos avenues, sous les lanternes – et regardez-les qui s'allument, n'est-ce pas du plus bel effet? –, nous argumentons et dialectisons, nous semblons même nous passionner ou nous angoïsser pour les problèmes que les mots posent, mais c'est surtout, croyez-moi, de la politesse: la courtoisie sans arrière-plan de morale que nous avons inventée pour garder avec nos prochains un rapport dont en fait, grâce aux mots qui changent, nous n'avons plus le besoin. Un jeu, pour aider à la vie urbaine, un simple jeu, mon ami...».

Mais les effondrements, me dis-je, mais les mots qui signifiaient la maison, cette maison là-bas, avec son ravin, et la huppe devant sa porte, ou un troupeau qui s'éloigne, ou la lumière du soir – et qui n'évoquent plus, d'un seul coup, qu'un abîme, hérissé de grandes roches fatales? Je me suis séparé de mon compagnon, et c'est au hasard maintenant que je vais, par les avenues et les places. Tenture, agitée par un vent de je ne sais où, cette ville. Groupes qui se font et défont comme si une force de plus que la pesanteur, mais chimérique et changeante, appelait à tout carrefour du fond des rues sans limites. Et maintenant aussi je résiste aux regards qui implorent un instant de conversation, je me dérobe même à ces voix qui tout près de moi m'interpellent, si doucement, il est vrai, si courtoisement! Ici, à un coin d'avenue, sous un arbre, un vieil homme à genoux, le torse nu, les mains jointes, la tête renversée en arrière, répète sans cesse, d'une voix rauque, un mot, un seul mot, ailleurs ce serait le nom d'un dieu. Et là un autre, plus jeune, fait un discours, il est rayonnant, celui-là, à des gens qui sont attentifs pour un moment, puis un mot les gêne sans doute, ils s'en vont en hochant la tête et d'autres prennent leur place. Que leur dit-il? Si je comprends bien, que les sautes d'humeur des mots ne sont pas aussi graves qu'on l'avait cru. Car ce désordre a des lois, en fait même il n'en connaît qu'une, que lui, le philosophe, a comprise. On croit passer d'une signification à une autre, à ces instants de mutations sémantiques, mais c'est rester dans la même couleur, car le bateau est bleu, n'est-ce pas (ou rouge) comme la barrière sur le chemin, ou le puits au bout du pré, ou l'abeille? D'où suit que ce prétendu chaos n'est que l'enveloppe, bien mince, d'une révélation, majestueuse: il n'y a que sept grandes choses, mes amis, comme il n'existe que sept couleurs. Sauf que, bien sûr, nous ne voulons pas le savoir, nous nous obstinons à entendre "bleu" ou "vert" – et pourquoi? – en des moments où il faudrait tout simplement percevoir l'affleurement de la veine rouge.

Je vais. Sans nombre ces maisons basses, de frêle bois peint de teintes claires, avec ce peu de feuillage au-dessus des portes et ces lanternes qui brillent dans le feuillage: mais les portes sont ouvertes sur ce qui semble des pièces noires et vides, tous ceux qui vivaient là sont-ils donc dehors maintenant, à errer dans ce vague soir dont on ne voit pas l'autre rive? Et qu'il est lent à changer, ce crépuscule qui estompe les formes, mais avive quelques couleurs! Il y a, sur ces étoffes, ces flaques d'eau, ces nuages, beaucoup de tons légers qui sont comme des rumeurs, il y en a d'autres plus saturés et violents, bateaux qui passent au loin, qui appellent la nuit avec leur trompe de brume. Je vais. Il me semble que l'univers n'est plus qu'une esplanade infinie, où l'on se croise dans toutes les

ca pietra vicinissima: l'unità di tutto ciò che è... Noi parliamo, certo, lungo i viali, sotto i lampioni – guardi, si accendono, non fa forse un bell'effetto? –, argomentiamo e dialogizziamo, sembriamo persino appassionarci o angosciarci per i problemi posti dalle parole, ma, mi creda, è soprattutto per buona educazione, quella cortesia priva di uno sfondo morale che abbiamo inventato per mantenere con il prossimo un rapporto di cui in realtà, grazie alle parole che cambiano, non abbiamo più bisogno. Un gioco per facilitare la convivenza civile, solo un gioco, amico mio...»

Ma gli sprofondamenti, mi dico, le parole che significavano la casa, quella casa laggiù, col suo precipizio, e l'upupa davanti alla soglia, o un gregge che si allontana, o la luce della sera – e che ora, di colpo, evocano soltanto un abisso irto di immani rocce fatali? Ho lasciato il mio compagno e ora avanzo a casaccio per le vie e le piazze. Paramento, agitato da un vento che viene da chissà dove, la città. Gruppi che si formano e si disperdono, come se una forza oltre la gravità, ma chimerica e mutevole, chiamasse a ogni crocevia dal fondo di strade senza limiti. E ora resisto agli sguardi che implorano un attimo di conversazione, mi sottraggo persino a quelle voci vicinissime che mi interpellano con tanta soavità, così gentilmente... A un angolo di strada, sotto un albero, un vecchio inginocchiato, a torso nudo, con le mani giunte e la testa rovesciata all'indietro, ripete ininterrottamente, con voce roca, una parola, un'unica parola che altrove sarebbe il nome di un dio. E più in là un altro, più giovane, fa un discorso, lui invece ha un'aria radiosa, a persone che stanno attente per un po' e poi, chissà, una parola le infastidisce, se ne vanno scuotendo il capo e altre sopraggiungono. Che cosa dice? Se ho ben capito, che gli sbalzi d'umore delle parole non sono gravi quanto si era creduto. Infatti questo disordine ha delle leggi, invero ne ha una sola che lui, il filosofo, ha compreso. Negli istanti di mutazione semantica si crede di passare da un significato all'altro, ma è un rimanere nello stesso colore, la nave infatti non è forse azzurra (o rossa) come la barriera sul sentiero, o il pozzo in fondo al prato, o l'ape? Dal che consegue che questo preteso caos è semplicemente il fragile involucro di una maestosa rivelazione: vi sono solo sette grandi cose, amici miei, così come esistono solo sette colori. Salvo che, ovviamente, non vogliamo saperlo, ci ostiniamo a sentire "azzurro" o "verde" – e perché mai? – in momenti in cui si dovrebbe semplicemente percepire l'affiorare di una vena rossa.

Vado. Innumerevoli case basse di legno leggero, tinteggiate di colori pallidi, un po' di fogliame sopra le porte e tra le foglie un baluginare di lanterne: ma le porte sono aperte su quelle che paiono stanze buie e deserte, tutti quelli che ci abitavano sono dunque fuori, ora, a vagare in questa sera indefinita di cui non si vede l'altra riva? E come muta lentamente il crepuscolo che sfuma i contorni ravvivando i colori! Su queste stoffe, pozzanghere, nuvole, tanti toni lievi, come voci, poi altri più saturi e aggressivi, navi che passano in lontananza, invocando la notte con la loro sirena da nebbia.

Vado. Mi sembra che l'universo sia ormai solo un'infinita distesa, dove ci si incrocia in tutte le direzioni, senza far rumore, dove ci si accampa

directions, sans grand bruit, où l'on campe même: car il y a des familles ici ou là, accroupies, et certaines se serrent autour de feux dont la fumée monte droit, mêlant parfois deux couleurs. Et j'ai alors la tentation de m'arrêter, à nouveau, je regarde les enfants qui sont assis là, sur une toile rayée de noir, les yeux fixés sur l'air qui monte en tremblant. Enfants tristes, me semble-t-il. Comme si déjà ils savaient que la nuit n'en finira plus de tomber, parmi les feux sans chaleur. Admirable pouvoir des mots, du temps que nous en avons, m'a dit un ami: faire en sorte que le feu brûle. Que grâce au nom du feu on ne puisse trop approcher de la flamme la paume des mains tendues.

Je vais, je vais. Et à vous qui marchez maintenant auprès de moi sans rien dire – vous m'avez abordé fort civilement tout à l'heure, mais sans question – je confie la pensée qui se forme en moi, vaguement, depuis mon arrivée dans ce monde. «La poésie, m'entendez-vous dire, la poésie, n'est-ce pas ce qui pourrait empêcher vos mots de changer de sens?»

Et vous avez souri. «Mais oui, me dites-vous, oui, bien sûr. Et qui plus est, nous avons des poètes, de grands poètes. Comment s'y prennent-ils, je ne sais, et d'ailleurs ils échouent, combien de fois, même les plus avertis ou le plus intenses. Nous commençons à les lire, autrement dit, nous sommes en paix, silencieux, et voici qu'un mot... Ont-ils perçu eux-mêmes la déchirure, en tout cas elle est bien là, dans la lumière de l'origine. Mais nos plus beaux poèmes résistent, j'en suis bien sûr. Et il suffit de venir à eux – mais qui le fait? vous avez vu qu'on n'y pense guère – pour que le vent soit le vent, pleinement, mystérieusement le vent, et le demeure: et que le mot "vent" ne signifie que le vent. Mille choses, à tout le moins, aurions-nous ainsi, fondamentales, réelles; et mille mots, qui seraient les bergers de milliers et de milliers d'autres.

«Les choses, oui, suis-je tenté de vous dire alors. Mais les êtres? Mais la femme dont nous parlions, celle qui avait pris le bateau, un matin de vent sur la mer, et qui revient, aujourd'hui? Qu'elle soit autre, soudain, que celui qui l'attendait ait à le comprendre, et que peut faire à celui-ci, maintenant, que le vent en cette minute soit le même vent que toujours, que peut lui faire même qu'existe un monde? N'y a-t-il pas assez de changement dans les êtres, mon ami, assez de reniements, d'enfièvements, de métamorphoses dans les êtres pour faire craindre pour la parole? Si nous cessons de pouvoir aimer, comment la garder transparente?»

Vous ne me répondez pas bien clairement, cette fois. Vous vous contentez de murmurer que le mot qui veut dire poésie, dans votre langue, c'est le même qui signifie la volonté, et l'amour, et d'ailleurs aussi la mort, c'est-à-dire, en somme, la vie. Et ce n'est pas là changer de sens, dites-vous encore. Ce n'est qu'indiquer à qui veut bien le comprendre que ces notions ambiguës, incertaines – et obscures, si c'est le mot – avoisinent le même objet, dans l'au-delà du langage.

addirittura: qua e là, infatti, famiglie accovacciate, e alcune si stringono intorno a fuochi da cui sale dritto il fumo, mescolando talvolta due colori. E allora sono tentato di fermarmi, di nuovo, guardo i bimbi lì seduti su una tela a righe nere, con gli occhi fissi sull'aria che sale tremula. Bimbi tristi, mi pare. Come se già sapessero che la notte continuerà a calare, tra fuochi senza calore. Meraviglioso potere delle parole, all'epoca in cui ne avevamo, mi ha detto un amico: far sì che il fuoco bruci. Che grazie al nome del fuoco non si possa avvicinare troppo alla fiamma il palmo delle mani tese.

Vado, vado. E a chi ora mi cammina accanto senza dire nulla – poco fa mi ha abbordato molto educatamente, ma senza far domande – confido il pensiero che in me si forma, vagamente, da quando sono al mondo. «La poesia, mi sente dire, la poesia non è ciò che potrebbe impedire alle parole di cambiare senso?»

Ha sorriso. «Ma sì, mi dice, certamente. E per di più abbiamo dei poeti, grandi poeti. Come facciano non so, e del resto spesso falliscono, anche i più colti o i più intensi. Cominciamo a leggerli, invero siamo quieti, silenziosi, ed ecco che una parola... Forse hanno percepito anche loro lo squarcio, e comunque esso esiste, là, nella luce dell'origine. Ma le nostre poesie più belle resistono, ne sono certo. E basta accostarsi a esse – ma chi lo fa? come si è visto, non ci si pensa affatto – perché il vento sia vento, pienamente, misteriosamente vento, e tale rimanga: e che la parola “vento” significhi solo il vento. Così avremmo almeno mille cose, fondamentali, reali; e mille parole, che sarebbero i pastori di mille e mille altre.

«Le cose, sì, sono tentato di dirgli allora. Ma le persone? La donna di cui parlavamo, quella che aveva preso la nave un mattino di vento sul mare e che ora ritorna? Ammettiamo pure che sia diversa, improvvisamente, e che chi la aspettava debba comprenderlo, ma cosa può importare a costui, ora, che il vento in questo istante sia lo stesso vento di sempre, cosa può importargli addirittura che esista un mondo? Non ci sono forse abbastanza cambiamenti tra le persone, amico mio, abiure, esaltazioni, metamorfosi dell'umano per far temere per la parola? Se smettiamo di poter amare, come mantenerla trasparente?»

Non mi risponde con chiarezza, questa volta. Si accontenta di sussurrare che la parola che vuol dire poesia, nella sua lingua, è la stessa che significa la volontà e l'amore, e del resto anche la morte, cioè, insomma, la vita. E questo non è un cambiare senso, dice ancora. È semplicemente indicare, a chi voglia comprenderlo, che queste nozioni ambigue, incerte – e oscure, se è la parola – si approssimano allo stesso oggetto, nell'ulteriorità del linguaggio.